

L'ORIENT SECOND

PAR JACQUES BERQUE



LES ESSAIS CLI

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1970.*

REMERCIEMENTS

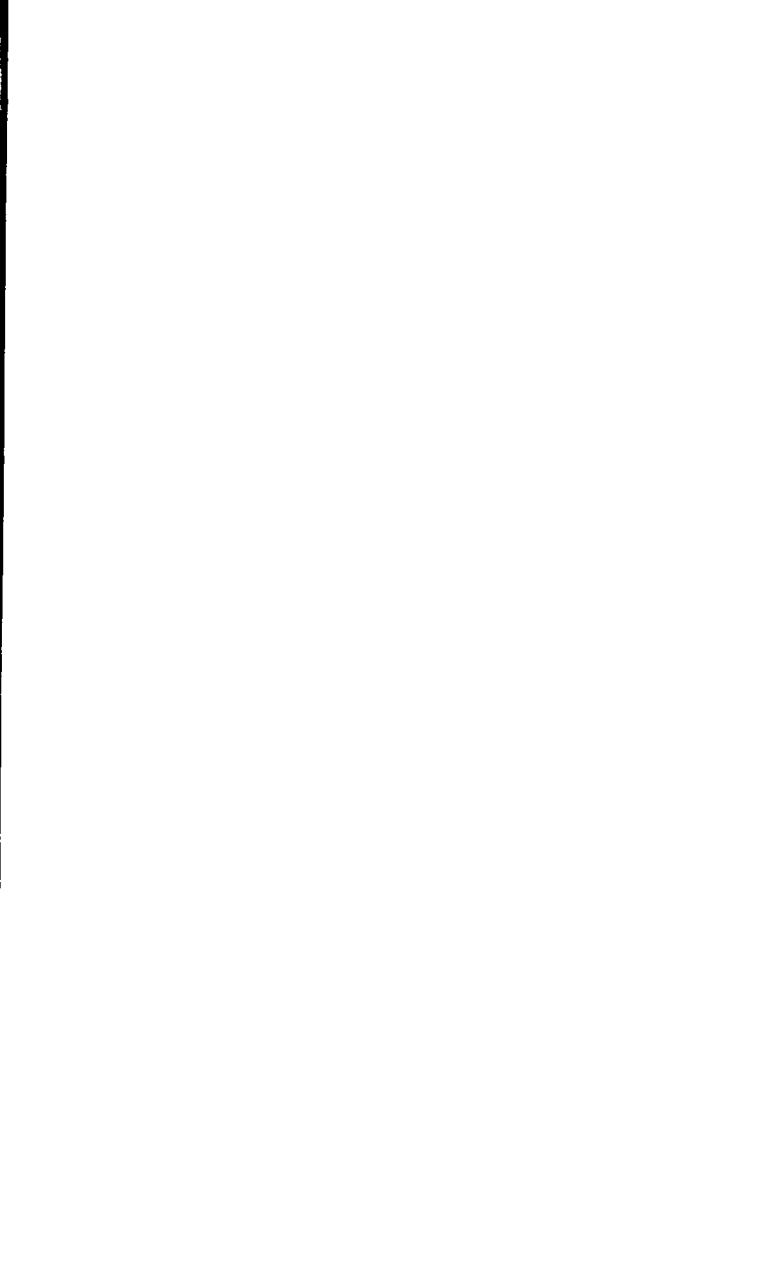
Ont été refondus dans cet ouvrage des passages d'articles déjà publiés : « Contenu et forme dans la décolonisation », in G. Balandier, G. Bastide, J. Berque et P. Georges, *Perspectives de la sociologie contemporaine: hommage à Georges Gurvitch*, Paris, P.U.F., 1968; « Fait et valeur dans la décolonisation », in *Economie et Humanisme*, n° 179, janv.-févr. 1968; « Quelques problèmes de la décolonisation », in *L'Homme et la société*, n° 5, juil.-août-sept. 1967; « D'un musicien, d'un peintre et de l'Orient second », in *L'Endurance de la pensée: pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968.

Les notes de cet ouvrage ont été mises au point avec le concours de mes collaboratrices, M^{lle} M.-N. Devaux et M^{me} Odette Petit.

Je dois d'utiles remarques aux connaisseurs qui ont bien voulu relire certains chapitres : les professeurs J. Chesneaux, P. Gonzalez Casanova, Daniel Thorner, Eugen Weber; MM. Léon Lavallée, Guy Brossollet, P. Noirot, le docteur Pidoux. Comme elles n'ont pas toutes été suivies, je revendique seul les faiblesses ou erreurs auxquelles s'exposait un travail aussi insoucieux des frontières de spécialités et de la division des genres.

Ma gratitude va encore et surtout aux innombrables interlocuteurs des trois continents qui m'auront aidé à apprendre leurs réalités.

Saint-Julien-en-Born, le 31 décembre 1969.



PRÉAMBULE

La ville faisait front au malheur.

Elle lui opposait l'action et l'inertie, à moins que ce ne fût le jeu. Elle multipliait les feintes et les prises. Elle se rendait inintelligible à l'adversaire, à l'ami, peut-être à elle-même. Était-ce pour l'emporter ou pour renoncer? Et si ce n'était ni l'un ni l'autre, mais plutôt que le malheur l'eût rendue tout entière équivoque, pour la mener à l'issue, ou bien à quelque monstre central? Qui pouvait le savoir?

La raison, sans aucun doute, à condition de percer et d'accomplir ces dédales.

*

Ce pays qui te ressemble était l'Orient. La ville pouvait être Le Caire, Ispahan, Damas, Caboul. J'y errais par une de ces nuits où le ramadan se fait or nocturne, gloire de la poussière, ivresse de la privation. Une foule se pressait dans les rues de la nuit, plus fervente d'être à ce point accablée par le malheur.

J'errais dans le vieux quartier qui du mausolée d'un saint conduit par un lacs de ruelles à deux

portes du rempart, la Conquérante et la Victoriale. Une fondamentale abondance de signes m'entourait. Des sanctuaires pour le recueillement, des halles pour le négoce, des écoles aux surplombs ouvragés, des fontaines pour la soif. La multiplicité des facettes, des noms, des aventures. Mais tout cela mêlé, fuyant, et comme masqué. Les remaniements inlassables de la forme, tant de variations sur tant d'immémorial, aujourd'hui le modernisme qui rase les palais, ouvre des écoles et des bureaux, érige des blancheurs lisses à étages parmi les reliefs brunâtres du passé, tout cela confondait les époques, brouillait les pistes du même être collectif qui bougeait toujours fidèlement dans l'espace héréditaire. On priait, on fumait, on causait, on regardait les femmes. On mangeait. Aux éventaires luisaient les fruits multicolores de la saison. Des gargotes s'échappait l'odeur des viandes chaudes. Sur le parvis du saint, l'enseigne d'un rôtisseur s'autorisait d'un centon coranique pour vous inciter à jouir des bonnes choses de ce monde, tant qu'elles sont licites.

Le désir des nourritures est aussi désir de la vie, appétit de soi-même, élan de toutes les faims. Par le besoin, cette foule rejoint l'histoire du monde et, de son malheur et de son risque et de son espoir, la refaçonne, qui sait? Ou s'y perd.

Ainsi la ville se ramassait, dans ce mois de ramadan, sous son manteau de fausse inconscience, déchiré par le besoin. Que fallait-il le plus admirer, de son aptitude à ignorer la catastrophe, ou de son énergie à la défier? Telle avait dû être dans bien des cas la conduite des sociétés orientales, et de beaucoup d'autres, au moment de l'occupation étrangère. Des peuples rompus se reployaient sur leur prière, qu'on appelait aussi leur

illusion. Sur leur désir, sur leur rêve, que j'appelle aussi recours à la Nature et à leur nature.

Leur démarche pouvait aboutir, puisqu'elle les a menés à beaucoup de reprises, malgré la disproportion des forces. Mais dans cette capacité réside un péril : que ce rêve, pour l'appeler ainsi, ne soit pas celui qui donne à l'histoire son envol, mais l'élude et l'ensevelit. Qu'il ne soit pas la « splendeur orientale » qu'appelait Baudelaire, mais sa caricature d'exotisme et de mensonge, complice de l'agresseur. Et que cette pluralité de recours ne soit pas le jaillissement d'une vérité indivise, mais sa parodie, et non pas une lutte par la métamorphose, mais un lâchage dans la confusion.

★

Ainsi l'indivision première, receleuse de tous les possibles, s'épaissit en indistinction. Ce n'est pas alors moi qui joue de toutes mes sortes : la confusion me dissout. Je ne suis plus Protée qui se déploie, mais son poursuivant déçu. Car, bien sûr, la poursuite est en moi, je suis en même temps poursuivant-poursuivi. Ainsi peut-être ces sociétés se laissent-elles abuser par de fausses couleurs, simple prélude à la grisaille que va répandre sur elles la conformité.

L'Occident, pour sa part, cherche à les convaincre de l'inanité du divers. Le néant sinon par lui ! Le néant sinon comme lui ! Ce qui n'est pas raison instrumentale, et qu'il identifie plus ou moins à lui-même, il le disqualifie en prétendue irrationalité. Il bourre en ce tiroir tout ce qui se fait et se cherche au-delà de nos manières. Mais que va-t-il faire du reste, je veux dire de

presque tout? Car ce reste essentiel subsiste en lui comme chez les autres. Sur quoi se fonderait une rationalité qui ne serait qu'instrumentale, entendrait se passer de l'imaginaire, du jeu, du mythe, enfin qui renoncerait aux symboles de l'acte et du propos? Oui, que serait-elle une fois mutilée de ses bases, de ses conversions et de ses substitutions?

Ainsi le problème que pose cette ville faisant front au malheur est le nôtre : comment s'armer d'une raison qui départage sans réduire, et qui multiplie sans confondre et non plus sans cantonner?

Problème ardu, risque mortel! Ces modes variés et variables des sociétés, la raison que je prétexte pour n'en élire qu'un seul, qui ne me rendra rien par surcroît, ou bien les réprime en me mutilant, ou bien les tolère dans la confusion, à moins qu'elle ne les durcisse chacun à part : le jeu se replie dans sa boîte, la Nature dans son parc, la culture dans sa maison, soigneusement distinguée de l'usine. Eros doit choisir entre le légalisme et l'errance, ou leur répartition. Cantonnements, quadrillages, division du travail! Le laboureur m'a dit en songe qu'il a son secteur, oui, comme la banque et la drogue. Le tout circonscrit par la fonction. Le tout dûment axé sur la production, sur quoi de proche en proche tout finit par se régler, du ciel aux putains. On convie aussi l'insurrection à tenir sa place dans la machine. Elle sera bielle ou soupape. Toute remise en cause devra se faire remise en choses. Il lui faudra souscrire aux préalables du technique et de l'économique. C'est-à-dire renforcer l'ordre en vigueur.

Dans ce système raisonnable, la jouissance de ce qu'on appelle avantages, biens, services, sans en excepter l'amour, devient consommation. Cette consom-

mation n'est encore accessible qu'à une toute petite minorité. Il n'est que trop vrai. Mais la pédagogie est sûre, qui tend à priver les démunis des surabondances de leur soif.

★

Or, personnes ou peuples ou classes, ces démunis sont de partout. Seulement ils sont encore plus démunis dans cette partie du monde qui n'est pas l'« occidentale ». A ces sociétés-là, quand on propose le progrès, c'est à charge de se renoncer. Elles n'en auront leur petite part qu'à charge pour elles de s'intégrer à nous. Tout se passe comme si l'histoire ne consentait à se généraliser que sur des terrains choisis et soumettait leur survie à leur démission.

Or cette primauté dans le produit du haut de quoi l'Occident parle, a-t-il le droit de l'appeler une civilisation et de l'identifier à l'univers? Une civilisation industrielle ne naîtra qu'à condition d'assumer la liberté, le développement pour tous, l'exercice du divers, le sens d'un monde unitaire et plural. Sans quoi elle se réduirait à un stade technologique. Redoutable certes, admirable si l'on veut, support nécessaire de l'homme à venir, mais culture? Non pas. Seulement, ce qui dissimule son incomplétude c'est que des fragments de cultures anciennes, celles des quelques pays où elle s'innove et se développe, y demeurent erratiques, dans des paysages désertés du sens ancien, et qui n'ont pas trouvé de sens nouveau.

Si cela est vrai des sociétés occidentales, les autres répercutent ces effets en les aggravant. Aussi bien je les refoule en bloc dans ce que j'appelle un tiers

monde, par contraste avec les deux variantes de ma raison à moi, la socialiste et la bourgeoise.

Certes, il cherche, ce tiers exclu, à conquérir son histoire sans renoncer à lui-même. J'entends bien qu'à long terme il progresse, qu'il a triomphé de vicissitudes plus graves que celles d'une tyrannie supportée ou d'une guerre perdue. Que sa cause est si bonne, si forte sa vitalité, qu'il a le droit de perdre des guerres. Que justement il est en train d'en gagner une, et des plus âpres, dans une brousse aspergée par la mousson. Qu'il n'a pu à ce point se réaffirmer partout, que grâce à sa ferme croyance en des valeurs chez nous vacillantes. Qu'à cet égard il nous dispense de salutaires leçons de courage et de réalité.

Il est bien vrai. Pour lui, pour nous, l'issue ne fait pas de doute. Mais vers elle les cheminements sont durs et sinueux, les victoires amères. Beaucoup de ces peuples pourraient prendre à leur compte l'effrayante sentence de Louis Massignon : « Il y a quelque chose de pis que d'être déçu. C'est d'être exaucé. » La plupart n'avancent qu'au prix alterné ou cumulé de la réduction et de la confusion ! Ils confèrent au verbe une jorce qu'il n'a pas sur les choses, et réciproquement aux faits une prise qu'ils n'ont pas sur les valeurs. Que de fois n'ont-ils pas dû, contre des rapports écrasants, se faire tout entiers symbole pour résister à la force des choses. Et ce faisant, pour compenser l'excès du symbole, importer des outillages et des modes d'emploi, tandis qu'eux-mêmes à leur insu devenaient matériaux pour les autres, et pis encore aliments pour l'imaginaire des nantis.

Aux périls de la fausse conscience, s'ajoutant ainsi — sans les abolir — à ceux de l'exploitation, trop de

ces peuples réagissent aujourd'hui comme ils avaient fait et font encore à l'effraction technologique. Ils avaient senti avant de penser, comme Rousseau. Fort bien. Que dire aujourd'hui quand ils rêvent? Rêver c'est mourir peut-être, si cela veut dire lâcher pied devant les duretés de l'action et du combat. Au contraire, si cela veut dire émouvoir en soi les possibles, en appeler d'un présent inerte au rapatriement du passé et de l'avenir, c'est permettre l'action créatrice. Mais si l'alternance reste lâche? Alors, le positif et le négatif fondent dans ces limbes, envasent les contradictions, opposent à la violence des renouvellements la pente des accoutumances.

*

De fait il ne s'agit pas de quelques peuples, naguère colonisés, et suivant leur voie difficile et chanceuse. Il s'agit de nous tous. Partout dans le monde présent l'action se rêve ou se parle, le verbe agit, la cause se joue. Le jeu, dirons-nous qu'il « fonctionne »? Au terme s'entrevoit une généralisation de l'alibi, l'emploi l'un pour l'autre de tous les modes de l'homme, dans leurs complaisances réciproques. Ce carnaval universel ne serait pas fêté, mais subi. Perdant toute valeur de catharsis, au lieu de purifier le monde réel comme l'antique théâtre, il le rendrait irréel tout en l'alourdissant de sa faute. Cependant s'imposerait la prépondérance, par la complexité des procédures et le secret de fabrication, plus que jamais divorcé de l'humain.

C'est pourquoi la question qui se pose à nos sociétés, occidentales ou non, ne porte plus seulement sur le fameux que faire? par trop interprétable en termes d'imitation, mais sur un qui être? plus radical.

I

Départs

*Terre, n'est-ce pas ce que tu veux :
invisible en nous renaître?...
Quoi d'autre, sinon métamorphose
est ta mission indifférable?*

R. M. RILKE.

CHAPITRE PREMIER

Doute méthodique sur le Tiers-Monde (et les deux autres)

« Pour lui le monde extérieur existe » : cela fut dit, au XIX^e siècle, d'un auteur assez excentrique pour mériter un éloge aussi paradoxal. Maintenant encore, à trop d'entre nous le monde non occidental reste extérieur. Qu'on se rassure cependant : il n'a pas besoin de nous pour exister.

Lénine avait construit dans la seconde décennie de ce siècle une analyse perçante de l'impérialisme à partir de l'Europe. Il y voyait un mouvement centrifuge, portant à leur tension ultime les problèmes des pays industriels. Aujourd'hui, le rapport colonisation-décolonisation doit se définir en fonction des lieux d'atterrissage : les peuples qui en ont été ou en sont affectés, et dont le mouvement propre compte plus que la stimulation reçue. Ce renversement de l'angle de vue consacre le remembrement de l'objet, ou plutôt la résurrection de sujets nouveaux. Et pourtant jamais la solidarité de l'ensemble, la continuité du champ mondial, n'ont été plus fortes. Mais les rapports de détermination et de correspondance entre sujets s'y renouvellent. Et par là s'organise une histoire d'un nouveau type ¹.

1. Sur ces développements, qui font l'objet d'une énorme littérature, je me bornerai à citer, comme m'ayant particulièrement

L'impérialisme projetait en rapport de forces sur le monde non occidental l'avance d'une poignée de peuples. La décolonisation tend à une distribution plus justement partagée de l'initiative historique. La généralisation d'une indépendance au moins formelle accomplit en ce sens le premier pas. Elle n'est qu'un préalable¹. Car un peuple ne se délivre des prépondérances du dehors qu'en secouant celles du dedans. Mais toute mutation sociale postule des changements dans les forces et les rapports de production. Or la faiblesse technologique avait profondément marqué les sociétés non occidentales. Elles ont donc non seulement à progresser dans l'ordre technologique, mais à s'approprier cette progression.

Les voici qui s'y efforcent. Elles doivent alors braver des modes de l'inégalité beaucoup plus insidieux que ceux de jadis. On ne demande plus aux peuples de sacrifier au progrès, unilatéralement entendu, tout ou partie de leur indépendance politique ou de leurs ressources, comme du temps de Jules Ferry ou de la reine Victoria. Ce n'est plus en termes de conquêtes, ou de supériorité dans la production et l'organisation, que s'exprime le sophisme de la puissance. C'est en termes de bien-être et de conformité. Ces peuples, s'ils veulent

intéressé : Y. Lacoste, *Géographie du sous-développement*, 1965; Baran, *Économie politique de la croissance (The political economy of growth)*, trad., 1967; A.-P. Lentin, *La Lutte tricontinentale*, 1966; Celso Furtado, *Développement et sous-développement (Desenvolvimento e subdesenvolvimento)*, trad., 1964; Ch. Bettelheim, *Problèmes théoriques et pratiques de la planification*, 1966; Guy de Bosschère, *Autopsie de la colonisation*, 1967; *Perspectives de la décolonisation*, 1969; R. Dumont et M. Mazoyer, *Développement et socialismes*, 1969; P. Gonzalez Casanova, *Las categorias del desarrollo economico y la investigación en ciencias sociales*, 1967.

1. Rappelons, pour sa lucidité et sa précocité, l'article d'Ahmed Ben Salah, « Signification et perspectives de la décolonisation », *Esprit*, juin 1957.

JACQUES BERQUE

L'ORIENT SECOND

« Départs », « Espaces », « Possibles » : les trois étapes de cet essai sont aussi celles d'un itinéraire intellectuel. Jacques Berque nous entraîne de la Californie au Ghana, de la Gaspésie à l'Euphrate et plus loin encore, en Inde, en Chine, à moins que ce ne soit dans un fond de golfe mythique, pour en rapporter la conviction qu'il est un autre Orient que celui des cartes : celui des échanges nourriciers entre la grandeur et la valeur, la raison et la passion, la chose et le signe.

L'idée de ces échanges, inhérents à toute société, abolit bien des contradictions, entre autres celle qui oppose aujourd'hui, dans maintes controverses, le formel et l'historique. Elle introduit à une nouvelle problématique de notre temps. Mais l'analyse, fut-elle nourrie d'expérience, éclairée d'images, accrochée au souvenir ne suffirait pas à satisfaire à un tel projet : il y faut aussi le rêve, le poème, l'utopie, qui nous conduisent, par et malgré les nécessités de l'ère analytique, à la restitution d'un Orient second.

Né en 1910 en Algérie, Jacques Berque a passé de longues années en Afrique du Nord et en Orient. Titulaire de la chaire d'histoire sociale de l'Islam contemporain au Collège de France, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages de sociologie et d'islamologie.

Déjà publié : *L'Égypte : impérialisme et révolution* dans la collection « Bibliothèque des Sciences Humaines ».

nrf